

connaître les grands penseurs du moyen âge que de nom. Il n'éprouve aucune sympathie pour les philosophes de l'antiquité qu'il accuse également d'avoir suscité des troubles dans l'Etat. . . . Le « philosophisme » aboutit à l'impiété, source des désirs d'émancipation des peuples et de l'anarchie sociale. Toute révolution qui s'opère dans les mœurs et dans le domaine de la pensée aura sa répercussion dans les événements politiques.

Si Feller a jugé les philosophes du 18^e siècle souvent d'un point de vue étroit, il faut reconnaître cependant qu'il avait prévu longtemps avant la prise de la Bastille que leurs idées aboutiraient à un bouleversement complet de l'ancien état des choses.

c) *Feller et les principales idées de la philosophie des lumières.*

Le 18^e siècle avait fait de la Raison humaine une déesse. Inutile de dire que Feller a sur cette faculté de l'homme la conception traditionnelle du christianisme : depuis le péché d'Adam, la raison de ses enfants est devenue trop faible pour ne pas s'égarer, elle se laisse séduire par les sens et la passion autant que par les préjugés, la moindre réflexion la fatigue. De là toutes les affirmations contradictoires dans l'histoire de la pensée humaine. Avec Bernardin de Saint-Pierre dont il désapprouve plusieurs idées en fait de sciences naturelles, il reproche aux philosophes de son temps de confondre la raison et le sentiment, il est d'accord avec lui que la raison varie d'âge en âge, alors que le sentiment reste toujours identique. On peut résumer ses opinions sur cette question de principe dans la phrase de cet écrivain : « La raison fait le moi grec, le moi anglois, le moi turc ; et le sentiment le moi homme, et le moi divin ».

On voit que Feller prend sur ce point résolument le contre-pied de la philosophie du 18^e siècle. Il convient toutefois de ne pas oublier que son attitude générale à l'égard de la pensée du temps n'est pas déterminée par une adhésion convaincue à un autre système philosophique quelconque, mais par son état de prêtre catholique qui se considère comme champion de sa foi menacée et qui en tire toutes les conséquences.

Comme tel, il voit dans la religion catholique la seule base possible de tout ordre social. L'opinion des peuples est très variable ; du moment que chaque génération peut changer de maître à son gré, le souverain ne se sent plus en sûreté de sorte qu'il est porté à opprimer ses sujets. Des tyrans comme Ziska et Jean de Leyde ont pu exercer une autorité despotique avec l'appui de l'opinion publique.

En somme, la théorie de Rousseau sur la souveraineté du peuple engagera le monarque à aspirer au despotisme qui englutit tout, le peuple à aspirer à une anarchie qui confond tout. Feller est convaincu que les théories de Bossuet sur les origines surnaturelles de la royauté peuvent seules garantir la sécurité des peuples et des monarques, que c'est à Dieu seul que les souverains doivent rendre compte de l'usage qu'ils ont fait de leur pouvoir.

Pour le théologien Feller, il y a des rapports très étroits entre le mouvement des idées religieuses et celui des idées politiques. Voilà pourquoi il voit dans les réformateurs religieux et leurs adhérents aussi des rebelles contre l'autorité d'un prince légitime, il oublie complètement que surtout